



#3 CONVERSATION ABOUT RACE AND GENDER

FUNMILOLA FAGBAMILA



LE PODCAST

INTRODUCTION

Valérie MITTEAUX et Wendy DELORME : *Ceci est le podcast de Gang Of Witches. N'en parlez à personne, surtout à personne. Un podcast produit par Gang Of Witches et animé par Valérie Mitteaux et Wendy Delorme.*

Valérie MITTEAUX : Salut les sorcières, c'est la pleine lune et voici notre troisième épisode. Merci pour vos likes et commentaires, notre podcast vous fait du bien, vous questionne, vous ressemble, vous rassemble et c'est notre idée que de vous inciter à venir grossir les rangs de notre tendre armée de sorcières.

Aujourd'hui on reçoit Funmilola FAGBAMILA, sociologue, professeure, auteure, rappeuse, performeuse et membre fondatrice de Black Lives Matter Los Angeles. Avec elle nous plongeons dans l'intersectionnalité et dans la complexité de l'identité noire pour penser de nouveaux outils et que le monde des visages pâles, où traîne toujours des couches de racisme, s'ébroue un jour définitivement libéré de ce poids et de cette violence. Mettez tous vos rhizomes en éveil le vent éco-féministe de Gang Of Witches agite vos consciences et vos sommeils.

FIN DE L'INTRODUCTION

Valérie MITTEAUX : Bonjour Funmilola, on est tellement heureuses de te recevoir dans le Coven (le centre d'art de Gang Of Witches) de Gang Of Witches.

Alors mon amie Wendy qui anime habituellement le podcast avec moi n'a pas pu être là aujourd'hui mais elle avait une question pour toi, très simple, pour nous chauffer.

Wendy DELORME (question enregistrée) : Funmilola j'ai une question pour toi, comment as-tu rencontré Gang Of Witches ?

Funmilola FAGBAMILA : Paola m'a contactée après qu'elle a visionné un documentaire dans lequel j'apparais et qui s'intitule « Feminists what were they thinking ? ». Et on y parle de la deuxième vague de féminisme aux Etats-Unis, donc à un moment où le mouvement féministe a vraiment eu un épisode très particulier de pouvoir et d'influence aux Etats-Unis, dans les années 70 quand les femmes ont vraiment commencé à prendre la parole principalement à propos de leur droits en tant qu'êtres humains et autour des droits civiques. On m'a proposé de me joindre à ce film, je suppose, pour représenter une perspective jeune, le point de vue d'une milléniale et aussi un regard sur l'intersectionnalité. Paola m'a demandé si j'accepterais de contribuer au projet de livre pour Gang Of Witches et je lui ai répondu que je ne pouvais pas en l'état actuel des choses écrire une nouvelle pièce à l'attention spécifique de cette publication mais qu'on pouvait réfléchir à un autre moyen de collaborer. Paola m'a expliqué que vous organisiez un festival à Paris et m'a demandé si je pouvais me joindre à l'évènement et j'ai dit oui, je peux venir !

Valérie MITTEAUX : Quand as-tu décidé de devenir une activiste ? Comment ça s'est passé ? Est-ce qu'il y a eu un évènement déclencheur ?

Funmilola FAGBAMILA : Je n'ai jamais « décidé » de devenir une activiste, je n'ai même jamais « décidé » de me préoccuper du sort des autres sur cette terre. J'ai juste commencé quand j'avais 14-15 ans je crois, je suis devenue plus critique sur la façon dont les gens se traitaient les uns les autres. Car je pense que quand je suis entrée au lycée, j'ai pu constater à quel point la méchanceté peut se manifester dans le comportement humain. Bien sûr, cela se manifeste aussi quand tu es plus jeune, mais je pense qu'au lycée, la conscience de soi se renforce et j'étais plus consciente de moi-même et de la façon dont les êtres humains interagissent entre eux. Et j'ai commencé à écrire de la poésie qu'on peut qualifier de poésie à conscience sociale et qui abordait certains problèmes dont j'avais été témoin et qui me tenaient à cœur en tant qu'adolescente. Et à partir du moment où je me suis retrouvée en première année de fac, je me suis impliquée dans un collectif de campus, pendant un temps j'ai rejoint l'association des étudiants pour une éducation de qualité (students for quality education) qui militait pour une éducation de qualité mais abordable et dénonçait la privatisation de l'université et elles se privatisent de plus en plus donc on s'impliquait autour de ça. J'étais impliquée dans le collectif des étudiant.e.s pan-africain.e.s (Pan African Student Collective) qui s'étaient réunis autour de l'idée ou de l'idéologie que les noir.e.s, à travers la diaspora africaine ou noire, ont un intérêt commun à travailler ensemble pour combattre le racisme des Blancs, le suprématisme blanc d'un point de vue politique, social et économique. Et donc il n'y a jamais eu ce qu'on pourrait appeler une décision ferme. Des années plus tard, ça a été surtout le début de Black Lives Matter et avant cela Justice for Trayvon Martin Los Angeles qui...

Valérie MITTEAUX : C'était il y a six ans c'est ça ? Le meurtre de Trayvon Martin ?

Funmilola FAGBAMILA : Oui il y a six ans, c'était le tout début, juste après la mort de Trayvon Martin. Trayvon Martin a été tué par George Zimmerman et George Zimmerman a été acquitté. Et quand George Zimmerman a été acquitté, un collectif d'organismes, activistes, artistes, penseurs noirs de Los Angeles s'est réuni pour réfléchir à comment nous allions nous engager face à ce moment où il pouvait y avoir soit un silence à propos de cette injustice, soit une façon de dire qu'il n'est pas nécessaire de tenir le système pour responsable, que le système a tout simplement échoué. Alors on peut dire que c'est biaisé, qu'il est imparfait ou peut-être on peut dire qu'il fonctionne parfaitement bien et qu'il n'est pas fait pour être juste, en particulier dans la relation qu'il entretient avec le peuple noir d'un point de vue historique et contemporain. Donc Justice for Trayvon Martin Los Angeles a été créé et est devenu le premier chapitre de Black Lives Matter et Black Lives Matter s'est développé jusqu'à devenir un réseau national et maintenant international.

CITATION

“L’aspect le plus important de la lutte contre le capitalisme, c’est la lutte contre le racisme.”

Angela DAVIS, 1972

Valérie MITTEAUX : Tu as dit que tu n’as pas décidé de devenir activiste mais est-ce qu’il y a un moment où tu as compris qu’être noire allait te compliquer la vie ? Quand est-ce que tu as réalisé que tu étais noire ?

Funmilola FAGBAMILA : J’ai réalisé que j’étais noire quand j’étais en CM1, j’étais en classe, j’avais neuf ans et je suis allée poser une question à ma professeure. C’était une femme blanche assez âgée et quand je suis allée lui poser ma question, je lui ai dit : « Madame, il faut que je vous pose une question ». [ASK en anglais] Et elle m’a répondu : « il faut que tu me POSES une question ». J’ai à mon tour répondu : « oui c’est ce que je viens de vous dire, il faut que je vous pose une question ». Et elle m’a dit : « non, tu n’as pas dit ASK [poser] mais AXE [hache] comme une hache avec laquelle on coupe du bois... Et j’ai répondu : Okay... ! » Et elle m’a dit : « ce n’est pas ta faute, les personnes noires ne savent pas prononcer le mot ASK correctement » et puis elle a ajouté que les noirs prononcent AXE et pas ASK. Et c’était la première fois qu’une figure d’autorité dans ma vie m’expliquait verbalement qu’elle croyait que je ne pouvais pas faire quelque chose parce que j’étais différente des autres enfants.

Valérie MITTEAUX : Sous-entendu tous.tes les noir.e.s avaient un problème de prononciation...

Funmilola FAGBAMILA : Et aussi de manière générale elle me traitait différemment des autres élèves de la classe et je ne saisisais pas alors que cela avait à avoir avec ma couleur de peau. C’est plus tard que j’ai commencé à comprendre que ces différentes situations que j’avais rencontrées dans mon enfance et même pendant mon adolescence pouvaient se rattacher au fait que j’avais eu affaire à des figures d’autorité qui se trouvaient être racistes mais je ne savais pas encore de façon profonde ou significative ce que les notions de race et racisme étaient vraiment.

Valérie MITTEAUX : Parce qu’en fait tu étais la seule élève noire de ton école ? C’est pour ça ?

Funmilola FAGBAMILA : Oui et je savais que j’avais l’air différente, mais à neuf ans, je ne sais pas que je suis noire, je sais que mes parents sont africains, qu’ils viennent d’un pays différent des Etats-Unis. Je sais cela parce que je suis la première génération, parce que je suis nigériane-américaine. Donc je savais cela mais je ne savais pas que j’étais noire jusqu’à la façon très distincte dont je l’ai ressenti en d’autres circonstances. J’ai pris conscience que quelqu’un pouvait me traiter différemment ou penser que j’étais moins valable à cause de la façon dont le monde a conceptualisé le groupe auquel j’appartiens. Et donc cela a réveillé un feu en moi

et cela ne m'a pas handicapée, au contraire c'est surtout handicapant pour un professeur de dire : je ne crois pas que tu puisses faire telle ou telle chose parce que tu es noir.e ou je ne sais quoi d'autre. Mais en tout cas cela a attisé un feu en moi qui disait « je vais lui prouver qu'elle se trompe à mon sujet ». Et si elle supposait que j'étais moins capable et bien je serais la plus capable. Et cela m'a donné l'énergie de vouloir être une excellente élève. Et c'est malheureux que ce soit un incident négatif qui ait influencé cette volonté mais c'est cette réaction que j'ai ressentie, ce besoin de lui prouver qu'elle avait tort. Et je n'ai jamais pris la décision de devenir une activiste mais j'ai décidé à un moment - alors que j'étais une jeune adulte - d'offrir mon énergie et mon attention afin d'essayer d'être utile. Et je suppose que c'est ça qu'on appelle l'activisme.

Valérie MITTEAUX : Tu parles du fait de faire partie de la première génération, ça veut dire que tes parents sont venus en premier aux Etats-Unis ?

Funmilola FAGBAMILA : Oui mes deux parents sont nés et ont grandi au Nigéria. Je suis née et j'ai grandi aux Etats-Unis, profondément investie dans la culture nigériane parce qu'elle fait partie de mon ethnicité. Mais mon père est arrivé en Amérique quand il avait à peine 20 ans, ma mère vers ses 25 ans et mon frère, ma sœur et moi-même sommes tous.nés et avons grandi.e.s ici. Et de fait, faire de l'activiste et comprendre mon identité noire est rendu plus compliqué par le fait que je sois de la première génération de Nigérien.e.s Américain.e.s. car de manière très concrète je suis africaine américaine alors que ceux.celles que nous appelons Africain.e.s Américain.e.s sont des Noir.e.s Américain.e.s.

Valérie MITTEAUX : Oui la plupart n'ont pas de liens avec leurs origines....

Funmilola FAGBAMILA : Oui enfin au moins pas de liens immédiat. Ils doivent passer un test pour connaître leurs origines. Bien sûr le test leur donne généralement un certain nombre de noms de pays africains à cause du mode opératoire de la traite transatlantique des esclaves. Différents Africains de différents pays amenés ensemble. Mais moi il n'y a pas de doute ma lignée est nigériane.

CITATION

"I think that silence is of course one of the way that we are controlled and of the very effective implants by which we control ourselves. And it's something that each one of us, individually and collectively, will die of if we don't find a way to break it. And I have seen this come up over and over again in the women movements, in the black movement, in the lesbian movement, over and over again, these questions that are acceptable can be asked and always there's the tendency not to ask those that do not fit into a pattern."

Audre LORDE, 1982

Valérie MITTEAUX : Mais je suis curieuse de savoir quel était le rêve de tes parents quand ils sont arrivés aux Etats-Unis. Comment imaginaient-ils leur vie en Californie ?

Funmilola FAGBAMILA : Ils se sont d'abord installés à Washington DC mais ils ont rapidement déménagé en Californie. Arriver aux Etats-Unis pour des immigrés du Nigéria et aussi du Ghana, de Tanzanie, d'Inde, du Japon... Quand les gens arrivent -car il y a tellement de personnes dites de la première génération en Amérique-, quand leurs parents arrivent, la plupart du temps ils pensent que les infrastructures dans le pays où ils ont grandi sont mauvaises, et en fait si la plupart des infrastructures politiques et économiques de ces pays sont mauvaises, c'est la conséquence directe de l'exploitation coloniale qui s'y est déroulée.

Valérie MITTEAUX : La corruption... ?

Funmilola FAGBAMILA : La corruption contemporaine est également le reflet d'une longue histoire, du fait que ces nations que nous appelons pays du tiers monde ont dû tenter de se reconstruire elles-mêmes... après une très longue période historique où leurs ressources ont été emportées, volées et utilisées pour le profit, essentiellement pour construire le monde occidental.

Donc je dirais ceci : la raison pour laquelle tant de gens viennent aux Etats-Unis et à Londres et au Royaume-Uni, c'est pour essayer d'accéder aux ressources et aux opportunités. Enfin, pas vraiment aux ressources mais plutôt aux opportunités qui se présentent quand tu arrives dans un pays où les infrastructures sont relativement solides. Et la plupart du temps les infrastructures sont solides parce qu'elles n'ont pas soufferts d'un passé colonial.

EXTRAIT AD VITAM ÆTERNAM, LECTURE PART SOPHIE ROKH

Valérie MITTEAUX : Toujours en exclusivité, le nouvel épisode du roman de Sophie ROKH, Ad Vitam Aeternam.

Sophie ROKH : Ad Vitam Æternam, Episode 2

Le sommeil se faisant désirer, Ava décide d'allumer son ordinateur, pour une petite balade sur la toile et peut-être quelques emplettes, pourquoi pas. Elle ouvre son laptop, entre son mot de passe et aussitôt une volée de pop-ups envahit l'écran : conseils fitness, tutoriels coiffure et maquillage prodigués par l'épouse du Père, modèle vivant de féminité, belle comme une poupée blonde et qui conseille aussi celles qui veulent cuisiner, leur donnant des idées sur la manière d'accommoder les livraisons de nourriture hebdomadaires du Ministère. Un teaser de l'émission quotidienne du Père suit, puis un résumé des moments de « Vis comme un psychotique des temps passés » qu'il ne fallait pas manquer. Les spots publicitaires s'enchaînent, tout en couleurs criardes, mouvements épileptiques et bandes son haletantes, rappelant ce qu'aiment les hommes, et ce que doivent faire les femmes pour les satisfaire. Tout le monde y est beau, jeune, mince et en pleine forme, performant et plein d'une reconnaissance sans bornes envers le Père. Dans quelques minutes va com-

mencer un nouvel épisode de « Vaincre l'insomnie », cette émission de télé-réalité où des candidats tentent de s'endormir dans des conditions extrêmes : bruit assourdissant, froid polaire, chaleur infernale, vents violents, pluies diluviennes, puanteurs pestilentielles, rien ne leur est épargné. Au passage, l'animateur survolté et au grand sourire blanc éclatant glisse des trucs et astuces pour permettre de trouver le sommeil rapidement et prétendument en toutes circonstances. Mais cette nuit, Ava n'a pas tellement envie de se rendormir, elle a plutôt envie de profiter de ce temps libre pour écouter de la musique, un de ses petits plaisirs occasionnels. A la recherche d'une parenthèse sonore sympathique, elle scroll dans la sélection officielle du Ministère, sans être emballée plus que ça par les titres proposés : « Notre Père qui êtes si généreux », « Le Miracle de la Science », « Demain, l'Immortalité », autant de chansons qu'elle apprécie mais qu'elle a entendues mille fois dans les magasins, les ascenseurs et les couloirs de la Tour. Non, cette nuit elle a envie de nouveauté. Ne sachant pas par où commencer à chercher, elle regarde autour d'elle, en quête d'une inspiration quelconque. Et là, énorme, lui faisant face, l'évidence surgit : la lune sera le thème de ce moment de musique nocturne. Dans le moteur de recherche elle entre « lune », « lunaire », « astre », « nuit », et aussitôt apparaît un titre : « Le Pierrot Lunaire — Arnold Schoenberg, 1912 ». Elle n'a jamais entendu parler de ce compositeur, mais aime généralement les œuvres du 20^e siècle, et se dit encore une fois qu'elle aurait dû vivre à cette époque ; ce n'est pas pour rien qu'elle a choisi de travailler dans un magasin de lingerie rétro non connectée, celle qui ne capte ni la température, ni le pouls, ni l'acidité de la sueur, rien. Ce siècle lui inspire la liberté. C'était avant que tout ne soit contrôlé en permanence par des caméras, micros et capteurs infrarouges omniprésents. Cela devait aussi avoir un côté dangereux, se dit Ava. Le Père ne régnait pas encore, et elle a du mal à imaginer comment pouvait fonctionner une société sans Lui. Ce chef absolu la rassure malgré tout ; elle est persuadée qu'il est bienveillant.

FIN DE L'EXTRAIT AD VITAM ÆTERNAM

Valérie MITTEAUX : OK. Mais tes parents connaissaient les conditions de vie de la plupart des Noir.e.s aux Etats-Unis, qui restent très compliquées.

Funmilola FAGBAMILA : Oui, mais ils désiraient quand même venir. Et aussi parce qu'à la fin et au milieu des années 80, les discussions autour de la notion de race étaient très différentes. L'idée était que le mouvement pour les droits civiques s'étant déjà manifesté, les Noir.e.s étaient désormais considéré.es comme égaux.ales, les Noir.e.s avaient des droits civiques dans ce pays et tout allait bien. Que la ségrégation était terminée, que tout ça était terminé. Et ça ne veut pas dire qu'il n'y avait pas alors de problèmes raciaux mais on ne parlait pas aussi ouvertement de la notion de race, ce n'est que récemment que le sujet de la race est apparu au cœur des discussions à cause de toutes les choses abominables qui ont été portées à l'attention du public. Donc si nous parlons de brutalités policières, si nous parlons de complexes pénitentiaires industrialisés, d'incarcération en masse des Noir.e.s, de la sur-incarcération des Noir.e.s dans les prisons, de toutes ces failles. Que le système judiciaire est souvent abusif envers les Noir.e.s... On ne parlait pas beau-

coup de cela quand mes parents sont arrivés dans ce pays. Ou alors ça se limitait à une tentative d'écrire après coup une histoire raciale, une histoire des droits civiques. Mais bien sûr aujourd'hui avec l'avènement des téléphones portables qui n'existaient pas alors, maintenant les gens filment ce qui se passe, ils le mettent en ligne, l'information est disséminée sur ce qui se passe à un endroit et à un moment précis. Donc maintenant il y a plus de clarté sur la réelle dynamique raciale qui existe aux Etats-Unis et même si en 1985 mes parents connaissaient la dynamique raciale ou en avaient entendu parler et qu'elle existait de la même manière qu'elle existe aujourd'hui, je ne sais pas si cela les aurait empêchés de venir parce qu'ils se seraient quand même dit « OK nous sommes dans une position vulnérable en tant que Noir.e.s dans ce pays où nous sommes perçu.e.s comme noir.e.s mais il y a quand même des opportunités à saisir. » Et sachant cela, ils voulaient mettre à profit ces opportunités pour créer les conditions de gagner plus d'argent, de se stabiliser en quelque sorte, pour nous, leurs enfants.

Valérie MITTEAUX : Donc tu es une sociologue, une artiste, une auteure et une enseignante. En tant que sociologue quelle est ton analyse sur ce que c'est d'être une personne noire aux Etats-Unis aujourd'hui ? Et après deux mandats présidentiels d'Obama, notamment ?

Funmilola FAGBAMILA : Oui je te confirme que c'est un peu compliqué. Je pense qu'à ce moment précis les nationalistes blancs se sont enhardis, globalement, avec l'arrivée de Trump. Et quand on voit les attaques terroristes qui se sont produites sur le sol national, que ce soit aux Etats-Unis ou en Nouvelle Zélande, je pouvais tout à fait le concevoir comme un nationaliste blanc entrant dans une mosquée et tirant sur tous ces Musulman.e.s avec en tête l'idée, basée sur son manifeste – je parle de la fusillade de Christchurch – que les Musulman.e.s débarquent pour envahir notre espace, notre terre et qu'ils contaminent notre culture ou quelque chose du genre. Quand des actes sont commis qu'on peut qualifier de terrorisme intérieur blanc, ça n'est jamais explicité comme tel, ils disent que la personne était malade, qu'elle a agi sur un coup de folie, jamais tu ne les entendas dire que c'était un acte terroriste commis par un nationaliste blanc. Quand Dylann Roof, qui était clairement un suprématiste blanc, si on se base sur ce qu'il écrit sur papier et en ligne, entre dans une église du Sud des Etats-Unis et tire et tue un certain nombre de personnes noires qui sont assises à l'intérieur en train de prier et... quand il se retrouve au tribunal et quand surtout la police vient le chercher et que la première chose qu'ils font est de lui mettre un gilet pare-balles pour s'assurer qu'il ne soit pas blessé et que personne ne décide de rendre justice soi-même et essaie de lui tirer dessus, et puis quand il déclare qu'il a faim et qu'ils l'emmènent au Burger King avant de l'incarcérer, tu vois à quel point ils font attention à préserver le corps « blanc » si on peut dire et tu peux y opposer le degré d'abus et le « manque de soins » qui transparaît dans l'interaction avec la personne noire. Je dirais que c'est compliqué d'appréhender ce que veut dire être noir.e en Amérique ou d'être noir.e dans ce monde mais que si on parle de l'Amérique durant la présidence d'Obama, les complexes pénitentiaires industrialisés ont continué d'augmenter, de même que l'incarcération excessive des Noir.e.s. Tu as encore tous ces problèmes qui n'ont pas vraiment été pris en compte. Tu as toujours une discussion persistante autour du fait qu'on a complètement

ignoré un dialogue autour des compensations pour les Noir.e.s américain.e.s alors que les Japonais.e.s ont reçu des compensations, alors que les Juifs.ves ont reçu des compensations, quand il s'agit des Noir.e.s américain.e.s, la conversation au sujet des compensations est toujours aussi distante.

Valérie MITTEAUX : Après deux siècles d'esclavage, c'est ça ?

Funmilola FAGBAMILA : Rien n'a été fait d'un point de vue économique. Sans compter l'idée préconçue que ça n'a plus d'importance car ça s'est passé il y a longtemps. Mais sous Obama, il y a eu transformation de la représentation. Ce n'était pas nécessairement une transformation institutionnelle, une transformation institutionnelle aurait signifié que nous allions vraiment changer les systèmes mis en place et qu'ils ne seraient pas seulement divers et variés mais aussi qu'ils fonctionneraient de manière équitable, ce qui signifie que les gens, quels que soient leur race, genre, identités, auraient une opportunité égale de faire ce qu'ils ont envie de faire avec leur vie. Ce qu'ils feraient de cette opportunité, on n'en sait rien, mais au moins ils auraient cette opportunité. Sous l'administration d'Obama, ce n'était pas une transformation institutionnelle, c'était une transformation de la représentation qui était puissante car les petits enfants noirs pouvaient lever les yeux et dire « oh, c'est lui le président et il me ressemble, il me ressemble. »

CITATION

“There will be set-backs and false starts, there are many who won't agree with every decision I'll make as president and we know that the government can't solve every problem, but I will always be honest with you about the challenges that we face”.

Élections présidentielles américaines, discours de Barack Obama, 44^e président des États-Unis, 2008.

Valérie MITTEAUX : Tu te souviens du chapitre dans le livre de Chimamanda Ngozi Adichie, *Americanah* ?

Funmilola FAGBAMILA : Non, car je n'ai pas fini de lire *Americanah*. J'ai seulement lu le tout début d'*Americanah*.

Valérie MITTEAUX : La scène où il ils sont tous devant la télé et ils voient les résultats...

Funmilola FAGBAMILA : Ah oui, bien sûr ! C'est au début du livre et en fait j'ai lu cette partie. Donc je vois tout fait de quel moment du livre tu parles. Et c'est exactement ce qui s'est passé. Je venais juste de rentrer à la fac quand Barack Obama a été élu président. Et j'ai pu voter à cette élection car j'avais juste acquis l'âge requis pour voter. Et on a tous crié et hurlé et pleuré. Et huit ans plus tard, maintenant que sa présidence est terminée, nous avons pu rétrospectivement poser un regard critique et constater qu'il y a vraiment une différence entre une transformation de

la représentation aussi puissante soit-elle dans son genre et une transformation institutionnelle. Donc tu as l'administration sous Obama et tu as cette administration telle que nous la vivons actuellement, avec des gens qui sont représentés par des hommes politiques qui sont ignorants dès qu'il s'agit de discussions autour de la race, de la Terre, de la propriété, des droits des Indigènes, de l'identité indigène, du colonialisme et de comment il a façonné le monde occidental en termes de ressources qui ont été extraites d'autres territoires. Ces gens qui sont clairement très patriotes, qui ont ce sentiment pro-américain que l'Amérique s'est construite elle-même, que l'Amérique est puissante parce que l'Amérique est puissante, sans se confronter à aucun pan de la véritable histoire. Soit comment l'Amérique est devenue l'Amérique grâce au massacre des Indigènes et au travail des esclaves. Ces gens se sentent encouragés par un président qui dit : « si vous n'êtes pas contents d'être ici, retournez dans vos pays de merde. » Par un président qui dit : « vous savez, il faut qu'on construise ce mur à la frontière pour empêcher ces gens d'entrer, car ils pourraient être ceci ou cela, ils pourraient être des violeurs ou des voleurs. » Et donc, non concernés par le fait que le viol, le vol et le pillage ont rendu l'Amérique possible. Donc ces gens se sentent encouragés à ce moment particulier, et ça crée un environnement très hostile pour les gens de couleur, et en particulier les Noir.e.s qui doivent se frayer un chemin, parce que les nationalistes blanc ont le sentiment qu'un des leurs est devenu puissant. C'est un changement culturel, mais ça ne veut pas dire que des choses dévastatrices ne se passaient pas sous la présidence d'Obama d'un point de vue institutionnel. Cela signifie que ces choses ont été transformées d'une manière particulière, qu'elles ont été renforcées, j'imagine, sous la présidence de Trump, mais aussi parce que Trump... n'est pas diplomate, dans le sens où tous ces problèmes peuvent encore plus s'amplifier car il ne parle pas des choses vraiment difficiles de manière charismatique. Mais pour répondre à ta question, c'est un peu de cela que je ressens à propos de ce que signifie la transformation, de ce que signifie être noir.e en Amérique. Mais je suis sociologue et j'observe donc le monde d'une certaine manière, en m'intéressant aux modèles culturels, à l'Histoire, aux institutions qui renseignent sur le pourquoi de tel ou tel comportement humain. Et le rapport des êtres humains avec les institutions sociales comme l'éducation, la santé, la police, la prison et toutes ces choses. Je suis curieuse à ce sujet. Et j'étais curieuse à ce sujet depuis longtemps donc je l'ai étudié et c'est devenu mon domaine d'études et cela a transformé ma production créative. J'ai commencé à créer des pièces de théâtre. Je suis une rappeuse donc je rappe. Et cela nourrit aussi mon travail théâtral et aujourd'hui ma production créative la plus urgente en quelque sorte est mon travail autour de la scène sur les complexités de l'identité politique noire en surface, mais plus profondément cela traite de la façon dont les êtres humains peinent à gérer la différence.

L'ABÉCÉDAIRE LUNAIRE DE WENDY DELORME

Valérie MITTEAUX : C'est l'heure de l'abécédaire lunaire de Wendy Delorme. Aujourd'hui, la lettre "B" comme "Bestiaire". Wendy a demandé ce mois-ci aux femmes de son entourage quels noms d'animaux les hommes leurs ont donnés dans leurs vie, elle a écrit ce texte.

Wendy DELORME :

J'ai été et je suis tous les animaux. Enfin un certain nombre.

Poule, poussin, souris,

Cochonne ou truie, jument,

Gazelle, biche, lapine,

Louve, chienne, vipère,

Guenon,

Moule, crevette, baleine, sardine, morue et thon,

Puce, mante religieuse,

Chatte, panthère, tigresse.

Et puis leurs variantes :

Bibiche, bichette, poulette,

Lapinette, pupuce,

Minou, minette, chatasse,

Chiennasse, mais j'en oublie.

J'ai même incarné quelques imaginaires : dragon, sphinx, et licorne.

La chienne halète quand on la prend par derrière.

La vipère médite de ses sœurs ses comparses.

La biche fait les yeux doux.

La louve est trop jalouse.

La lapine, un peu bête, se laisse caresser jusqu'à l'apoplexie.

J'ai l'âme d'une lionne, pourtant. La lionne du zodiaque, dominante, généreuse, fière et rugissante. C'est comme indifférent à la plupart de ceux qui veulent que je trimballes toute une ménagerie.

Ça a commencé jeune. J'avais des poils aux jambes et du duvet aux bras, au bas du dos aussi, et une moustache. On m'appelait guenon, au collège, au lycée, jusqu'à ce que je m'épile, sacrifiant ma fourrure. Et depuis, je suis glabre.

Ma seule rébellion consiste quelquefois à ne pas épiler ce poil à mon menton dans son grain de beauté. Je le caresse parfois très subrepticement. Il reste mon secret, personne ne le voit parce que je le coupe dès qu'il devient trop long. Sous la pulpe du doigt je le sens quand il pointe.

On trouve cela charmant cette habitude que j'ai de passer mon index au coin de mon menton, souriant quand on me parle. Il paraît que je sais vraiment bien écouter. C'est que si je parle trop, on dit que je jacasse et alors on me donne toutes sortes de noms d'oiseaux :

Perruche, pie, perroquet, grue, dinde le plus souvent.

Mieux vaut appartenir à l'espèce discrète du chat de compagnie.

Mais je suis un bestiaire.

C'est vers l'adolescence que mon intérieur s'est senti surpeuplé.

J'avais un amoureux qui se disait charmé par mon regard de biche, et mes manières gracieuses de faon dans sa forêt, il aimait les rondeurs de ma croupe de pouliche, et me prendre en levrette en me traitant de chienne.

Un jour j'ai aboyé.

Pensant lui faire plaisir, juste un petit jappement.

Wouf.

Mais il a débandé.

Les hommes sont une espèce vraiment mystérieuse.

Je pouvais ronronner lorsqu'il m'appelait « chatte » en me grattant la tête, pousser des glapissements tout en ployant l'échine quand il me soumettait lors de l'accouplement. Mais aboyer, ça non. Donc la chienne est muette. Mais c'est une vorace, autre mot qu'elle entend s'il s'agit de sucer.

La nuit je me sentais parfois comme ces grands fauves à l'étroit dans leur cage, et j'avais des fringales souvent contradictoires. L'amoureux m'a trouvée nue devant le frigo, lapant une flaque de lait étalée sur le sol, auprès d'une souris sanglante, éviscérée. Ou picorant des graines de lin et des lentilles, l'œil rond et l'air hagard, les plumes ébouriffées. Et on m'a aussi vue (ce sont des racontars, je ne sais quel crédit il faut leur accorder) mâcher de l'herbe humide de rosée avant l'aube, cachée dans les massifs de fleurs de nos voisins.

Les soirées de pleine lune ça devenait compliqué. Il n'était pas question alors de me faire taire, la louve hurlait sans cesse et si on l'enfermait, elle griffait tant la porte qu'il fallait me limer les ongles très souvent.

C'est quand on a trouvé entre mes draps des œufs aux coquilles écrasées que j'ai eu des ennuis. Poulette avait fauté. Elle était bien mignonne mais on ne couve pas les œufs de son frigo, ça tout le monde le sait. Mais poulette ne sait pas. Poulette est trop naïve. Poulette en toute bonne foi pensait qu'en réchauffant les œufs avec tendresse, elle verrait des poussins éclore, qu'elle pourrait les élever discrètement dans sa chambre, au chaud sous le duvet. Alors elle défendait sa place sous la couette. Elle devenait agressive.

L'amoureux s'est enfui, question de survie. Le chienne, la lionne, la louve, retroussaient les babines trop souvent à son goût, et la chatte griffait. On était en sur-nombre, lui en minorité.

J'ai pris d'autres amants.

On a toujours blâmé mon appétit sexuel. Ça date de cette époque très troublante où la chatte devenait quasi dingue à cause de ses chaleurs. Ça ne se fait pas trop, ai-je réalisé, de venir se frotter au pantalon des gens qui passent dans la rue. Quand j'ai montré les dents au professeur de maths ça m'a valu deux jours d'exclusion du lycée et un devoir d'astreinte : une dissertation pour développer le sens du mot « civilité ».

Les dompteurs sont légions, il y en a qui veulent « casser tes pattes arrières », te « baiser comme une chienne », ou « finir ton dressage ». D'autres te tâtent les flancs, la croupe ou les mamelles, comme ça vite fait pour voir si la viande est bien ferme. Le bus pour le lycée c'était un peu comme le salon de l'agriculture. Mais je n'ai pas vocation à jouer les génisses. Je mordais trop souvent.

Il fallait faire le tri, entre ceux de la ferme et ceux qui vont au zoo. On ne peut pas laisser des prédateurs sauvages cohabiter sans heurts avec des volailles et du gibier facile. C'est après que la louve a égorgé Poulette d'un claquement des mâchoires,

qu'il a fallu sévir, pour m'éviter de nuire aux autres ou à moi-même.

J'ai des médicaments. Ça va mieux, paraît-il. Je ne mords plus mes bras, je ne griffe plus personne.

Mais si tu te réveilles auprès de moi la nuit, prends garde. Il m'arrive de guetter dans le noir, immobile. J'entends le sang pulser dans les grandes artères, je vois très bien la nuit. J'ai l'âge du cougar depuis quelques années, et c'est un prédateur d'une grande agilité.

FIN DE LA CHRONIQUE DE L'ABÉCÉDAIRE LUNAIRE DE WENDY DELORME

Valérie MITTEAUX : Comment t'es venu l'idée de ton spectacle? Pourquoi as-tu pensé qu'il était plus important de rassembler des personnes noires ou des identités noires ? Je comprends évidemment l'idée d'essayer d'être plus fort.e, de créer de nouvelles réponses au racisme. Mais comment cela s'est-il passé, pourquoi as-tu décidé que c'était plus important que d'éduquer les personnes blanches ?

Funmilola FAGBAMILA : La raison pour laquelle ça s'est fait comme ça est que dans le mouvement Black Lives Matter à ce moment précis, ou plutôt au sein-même du mouvement Black Lives Matter pendant cette période où toute cette discussion commençait à apparaître à propos de la dimension globale, de l'intensité et de la profondeur du sentiment anti-noir et de comment cela se manifestait aux Etats-Unis, je voyais se dessiner et coexister différentes idéologies au sein de ce mouvement et ces quatre personnages sont juste une réflexion de quelques-unes des plus pertinentes et les plus courantes. Et je voulais démontrer au public et sans doute à mes spectateurs qu'essentiellement ce qu'on découvre est que chacun de ces personnages a tort sur certains aspects mais a aussi raison, et que la vérité est plus complexe que ce qui semble le plus commode de prime abord. La vérité est plus complexe que ce sur quoi tu es d'accord. La vérité est plus complexe que ce qui te fait te sentir à l'aise et en sécurité dans ton groupe, dans ton espace de sanctuaire idéologique. Les personnes qui peuvent souvent être tout à fait justes sur des choses, peuvent parfois se tromper. Et les personnes qui souvent se trompent complètement et que nous ignorons car ce qu'elles disent paraît insensé, peuvent parfois avoir raison sur certaines choses. Oui, tout le temps, et on ne le fait pas nécessairement parce qu'on s'engourdit dans un certain confort et je voulais parler de cela, parce que je voulais avoir une discussion à propos de la complexité de la vérité, de la logique et des émotions, parce que nos émotions peuvent être détournées à tel point que... Est-ce que je peux être grossière ? Nos émotions peuvent être détournées à tel point que ça peut foutre en l'air notre capacité à avoir un comportement rationnel. Et je voulais faire ce travail, le fait qu'on laisse notre intelligence émotionnelle en dehors de nos efforts pour cultiver un monde plus sain parce que quand on parle de justice, il ne s'agit pas seulement de justice raciale, de justice de genre, c'est de manière générale un monde plus sain avec des modes de fonctionnement pour l'amélioration qui bénéficient à toutes les entités vivantes. Et pourquoi j'ai fait ça plutôt que de faire par exemple une pièce où j'aide à éduquer les Blanc.che.s à propos de ce qu'est le racisme à travers le monde et comment changer ce monde ? Parce que je sais que mes efforts peuvent être mieux mis à profit en communiquant avec les gens

qui en premier lieu n'ont pas été traités avec soin. Je pense que les Blanc.che.s globalement et historiquement ont eu le luxe infini d'être traité.e.s avec attention, donc l'attention que je dois donner, je la donnerai à ceux.celles qu'on n'a pas traité.e.s avec attention et ce qui reste à offrir en termes de proposition éducative, je l'offrirai à un esprit volontaire et ouvert. Mais je n'utiliserai pas mon énergie, mes efforts, mon temps, et ce que j'ai, mon essence pour éduquer par exemple l'Amérique blanche qui pourrait juste lire un livre ou regarder une vidéo. Je veux dire, tu peux venir à mon cours. Mais je parle en termes de ce que ça signifie pour moi d'offrir ce travail.

Valérie MITTEAUX : J'imagine que tu as des étudiants de toutes origines dans ta classe de Pan African Studies?

Funmilola FAGBAMILA : Bien sûr dans les classes d'études panafricaines, il y a des étudiants de plein de différentes couleurs. Principalement des étudiant.e.s latinos, latinas, latinx, qui rejettent la binarité du genre. Mais j'ai aussi des étudiant.e.s asiatiques, des étudiant.e.s noir.e.s, des étudiant.e.s blanc.che.s, des étudiant.e.s à la peau bronzée, des étudiant.e.s native américain.e.s. Et nous ne discutons pas seulement de l'identité noire ou l'identité africaine parce que ce sont des études panafricaines, mais nous discutons de savoir. Qu'est-ce que le savoir? Qu'est-ce que la logique? Nous discutons de sujets plus larges que juste comprendre la notion de race mais au delà de comprendre pourquoi nous pensons de telle ou telle façon. Quel ensemble de règles régit notre façon de conceptualiser le monde ? Comment parlons-nous du monde, comment interagissons-nous les uns avec les autres ? Et je leur dis au début de chaque semestre que s'ils viennent avec un esprit ouvert et la volonté d'élargir leur horizon, c'est exactement ce qui va se passer. Et qu'ils repartiront avec des munitions intellectuelles, je les appelle toujours comme ça, des munitions intellectuelles, ainsi ils n'auront pas juste à crier sur leur adversaire idéologique et les traiter d'idiot.e.s, mais ils pourront fournir des évidences empiriques et des faits historiques qui pourront prouver que leurs arguments sont avérés, s'ils sont effectivement avérés. Ainsi on ne se lance pas dans une bataille émotionnelle de cris avec notre adversaire, mais plutôt on se préoccupe de ce qu'on peut soutenir.

LA BOÎTE À OUTILS

Valérie MITTEAUX : Alors nous avons une boîte à outils sur notre podcast, quels sont tes outils Funmilola, pour tes élèves notamment ? Tu parlais hier de ta classe et il semble que tu demandes beaucoup de tes étudiants, mais fondamentalement que veux-tu qu'ils aient accompli quand ils quittent cette classe?

Funmilola FAGBAMILA : Penser de manière critique, tout questionner, ne rien considérer comme acquis. Tu as été entraîné.e à penser que ceci est vrai, ceci est faux, si c'est avéré, si c'est inventé, questionne-le. Déprogramme-toi puis re-programme-toi pour être ouvert.e à ces possibilités. Parce que je pense qu'un esprit qui stagne est un esprit mort, ça ne veut pas dire que tu doives constamment changer, mais tu dois avoir la volonté d'évoluer quand c'est nécessaire. Ce n'est pas simple d'expliquer ce que j'essaie que les gens fassent dans cette période, car le régime

politique en place aux Etats-Unis en ce moment -et je pourrais aussi parler de celui du Nigéria- est scandaleusement corrompu. Et en ce moment parler d'intelligence émotionnelle et de la volonté d'évoluer intellectuellement peut paraître improductif et futile et on pourrait me répondre : non, on doit juste s'organiser, être très clair.e.s et ferme.s sur nos enjeux politiques. Ok, mais on ne pourra pas les atteindre à moins de ne pouvoir communiquer efficacement avec les personnes avec lesquelles nous avons besoin de travailler afin de s'engager dans le travail de coalition nécessaire pour défier ces régimes politiques. C'est pour cela que je parle beaucoup d'intelligence émotionnelle dans mon travail et de logique et de communication parce que la transformation politique arrive quand des groupes de personnes se réunissent et disent « nous allons faire ceci pour changer cela ». Que se passe-t-il quand 3 personnes dans ce groupe racontent des trucs ou font des trucs que les 17 autres n'aiment pas ? Cela peut suffire à démanteler une organisation qui était sur le point de pouvoir potentiellement faire quelque chose de bien, de potentiellement s'engager dans un travail de transformation politique. Je crois que si on vient avec une fondation plus solide en ce qui concerne notre façon de communiquer les uns avec les autres, avec l'intelligence émotionnelle, et qu'on part d'un espace logique et clair, ainsi nous ne rejetterons pas les gens dont nous avons en réalité besoin et c'est pourquoi à la fin de mon poème je dis « parce que nous avons besoin les uns des autres ». C'est un fait établi. Ce qui ne veut pas dire que des gens violents et toxiques ne peuvent pas être bannis du cercle. Ils peuvent et ils doivent l'être mais les personnes qui sortent de notre zone de confort ne devraient pas être délogées juste parce qu'ils sont en dehors de notre zone de confort. Donc oui, c'est la raison principale pour laquelle j'ai écrit cette pièce pour cette communauté, mais si on ne la regarde pas en surface, cette pièce est vraiment pour tout le monde et tous. Les personnes qui sont assez curieuses pour savoir que les êtres humains ont intérêt à se traiter les uns les autres avec sollicitude. Et si on peut essayer de faire le travail pour aider à ce que cela devienne une possibilité. Et pour réussir cela nous devons être capables de communiquer avec les personnes qui évoluent dans des systèmes de pensée différents du nôtre. Si la personne le souhaite. Je ne demande pas aux gens de s'exposer au danger ou de se donner du mal pour quelqu'un qui n'a pas envie de changer. Mais je demande aux gens d'être ouvert.e.s et d'être prêt.e.s à changer quand c'est nécessaire.

FIN DE LA BOÎTE À OUTILS

Valérie MITTEAUX : Quelle est ta sorcière intérieure ?

Funmilola FAGBAMILA : Je pense qu'elle est entière et en pleine forme et en état de marche et en ordre. Parce que si ma sorcière intérieure est ma capacité à m'engager dans une sorte d'alchimie, car en réalité c'est juste la magie qu'on a en soi, c'est ta capacité à prendre quelque chose et en faire quelque chose d'autre. À prendre le pouvoir de destruction et le transformer pour qu'il se manifeste comme un pouvoir de guérison, à prendre un rien et le transformer en quelque chose de beau. Et je pense que cette capacité à transmuter et transformer et améliorer, j'ai dû l'apprendre. Je suis vulnérable à certains mauvais traitements car je suis une femme

noire. Peut-être pour d'autres raisons également. Et je pourrais juste être vulnérable et subir les conséquences de cette vulnérabilité socio-politique. Et je pourrais être dévastée à cause de cela ou je peux trouver un moyen de survivre et de m'épanouir et de ne pas laisser les systèmes en place me priver/ravir de la bonté qui est inhérente à mon humanité, parce que sinon j'autorise ces systèmes à gagner. Donc je dis toujours que si tu existes en marge de la société, fait tout ce qui est nécessaire et en ton pouvoir pour garder ta joie intacte, même au milieu de la dévastation. Parce que ces systèmes fonctionnent si nous sommes en plein désespoir, ils se nourrissent de cela parce que la résistance n'est pas possible si nous sommes perpétuellement opprimé.e.s. Donc tu dois te sentir bien. C'est une forme d'engagement révolutionnaire que de se sentir bien. Et ça ne veut pas dire qu'on doit couvrir de honte ceux qu'on aime, nos proches, notre famille. Mais on travaille de façon à essayer de leur offrir ce dont ils ont besoin pour se sentir bien, à leur offrir les outils pour maintenir leur propre bien-être. Et donc si ma sorcière intérieure représente ma capacité à transformer et à transmuter et à exercer ma magie et à décider quel type de monde je créerai pour mon monde particulier, personnel et individuel, alors ma sorcière intérieure va très bien.

Valérie MITTEAUX : Un jour je pensais que quelqu'un allait trouver mon point de vue un peu suspect mais à chaque fois que j'apprends quelque chose de plus sur la façon dont les Noir.e.s américain.e.s ont été traité.e.s et les Noir.e.s en général, je me sens honteuse. Je me sens vraiment très honteuse, on s'en fout de ma honte de personne blanche parce que je n'ai pas souffert de l'esclavage mais j'ai vraiment honte.

Funmilola FAGBAMILA : Je peux comprendre cette réaction. Je pense qu'en tout cas quelque chose de puissant se passe. Moi je peux parler personnellement pour les Blanc.che.s dont je suis très proche. Vous voulez que l'on arrête de souffrir. Je peux parler de manière très personnelle de mon expérience avec les Blanc.che.s qui sont mes amis proches, ceux que j'aime, et de leur volonté de vouloir transformer ce sentiment de honte et de culpabilité d'être les descendants de personnes qui ont bénéficié de ces systèmes et qui continuent d'en bénéficier, de transformer cela en "OK. Voilà les circonstances, que puis-je faire avec ma capacité à me frayer un chemin socialement ? Qu'on parle de l'Amérique blanche ou des Blanc.che.s en général, avec qui puis-je échanger, que puis-je faire ? " Et souvent cela se traduit par ces Blanc.che.s qui éduquent d'autres Blanc.che.s à propos de ces systèmes, parce je tiens à dire qu'il y a un nombre imposant de Blanc.che.s qui globalement ne comprennent pas de manière claire et réaliste ce que sont la race et le racisme. Et ce ne sont pas juste les Blanc.che.s mais les gens de manière générale qui ne comprennent pas vraiment de manière profonde ce que le colonialisme a fait.

Valérie MITTEAUX : Quel type de situation selon toi les gens sont-ils clairement loin, loin, loin d'avoir compris ?

Funmilola FAGBAMILA : Quand on entend dire des choses de ce genre : « oui il y a eu des choses vraiment dévastatrices qui se sont produites historiquement en ce qui concerne la notion de race et tout ce qui va avec et ces choses étaient

mauvaises et on est vraiment content.e.s que cela appartienne au passé. Oui il y a encore du racisme, il y a encore des personnes racistes dans le monde, mais on a tellement fait de progrès et je crois que si tu travailles dur sur la race, le genre, avec ton identité quelle qu'elle soit, et bien tu peux réussir comme n'importe qui si tu as vraiment la volonté de travailler dur." Le plus drôle dans l'histoire c'est que ces propos ne sont pas complètement faux, si tu travailles dur, tu peux réussir comme n'importe qui d'autre. Mais la notion de privilège est épineuse. Tu vois, par exemple, la remarque que je viens de faire serait celle d'une personne qui pense que toutes ces mauvaises choses se sont produites historiquement, mais que maintenant on est dans un lieu, une époque où ce genre de choses ne se produisent plus et que le racisme est un problème individuel, que ce sont des personnes racistes qui se comportent de manière raciste et devraient être traitées comme telles, et sans avoir conscience du fait que les institutions elles-mêmes continuent à fonctionner d'une façon qui facilite le racisme, notamment le système éducatif, comme le fait que j'enseigne un cours d'études panafricaines parce que les contributions des personnes de couleur, des femmes, des personnes queer sont systématiquement retirés des cours d'histoire à tel point que l'on doit créer un tout nouveau domaine d'études pour pouvoir se réapproprier une histoire perdue. Ce n'est pas par accident que les seules personnes noires qu'on nous a appris à connaître en cours d'histoire au lycée étaient des Martin Luther King Junior et des Harriet Tubman. Et cela s'applique à l'éducation, à la santé, à la prison, à la police, la liste est longue.

CITATION

"Of course I can write about white people, white people can write about black people, anything can happen in art, having to do it, having to prove that I can do it, there you have to understand, that's this is what is embarrassing, insulting".
Toni MORRISON, 1998

Funmilola FAGBAMILA : Et la deuxième chose que je dirais est que la notion de privilège est épineuse car imaginons un instant que je suis moi-même un homme blanc qui a grandi dans la pauvreté. Et je pourrais dire : je comprends ce dont vous parlez à propos du racisme, je comprends vraiment. Mais pour être honnête, je suis blanc, je suis un homme, je suis supposé être privilégié mais rien ne m'a jamais été servi sur un plateau, j'ai grandi dans la misère, mes parents n'étaient pas là pour moi, on ne m'a rien donné de ce dont j'avais besoin pour réussir, pour m'épanouir. Donc comment pouvez-vous dire que je suis privilégié parce que je suis un homme blanc ? Ma réponse pourrait être celle de ma très bonne amie Jeannine Khan qui dit : être privilégié.e n'a rien à voir avec les épreuves que tu as traversées mais avec celles que tu ne traverseras jamais." Par exemple il n'aura jamais à se demander si c'est parce qu'il est blanc qu'on lui a demandé de se garer sur le bas-côté ou qu'il a été montré du doigt, parce qu'on sait que ce n'est pas la raison. Il n'aura jamais à s'inquiéter de ce genre de choses, on n'aura jamais à se demander, quand il fait quelque chose de particulièrement irrespectueux ou de pas terrible, si ça va rejailir sur sa race toute entière ou sur les gens de manière général, parce quand une

personne blanche commet un crime absolument horrible et violent, on dit que cette personne est mentalement dérangée et puis on dit que c'est un justicier solitaire. Tandis que quand une personne noire commet quelque chose de ce genre ou quand c'est une personne musulmane qui commet un crime, quel qu'il soit, un acte violent et mauvais, alors ça devient le reflet d'un groupe dans son intégralité. Tous les différents exemples que tu peux imaginer où tu n'as pas à te demander si ta race ou ton genre ont quoique ce soit à voir avec ce qui s'est passé. Cela ne veut pas dire que tu n'as pas rencontré des difficultés. Cela veut dire que les difficultés que tu as rencontrées n'étaient pas dues à ta race.

Valérie MITTEAUX : Oui. Et en même temps il y a déjà beaucoup rôles modèles noir.e.s aux Etats-Unis mais, on a l'impression qu'à chaque fois qu'une personne devient vraiment célèbre elle n'est plus vraiment noire.

Funmilola FAGBAMILA : Je tiens à être très claire là-dessus, je ne pense pas que nous ayons une quelconque obligation d'aider les autres dans cette vie. Il n'y a aucun impératif universel qui dit que nous devons 'être gentil.le.s, ce n'est écrit nulle part. Nous pouvons choisir. Nous avons aussi le libre-arbitre. Je pense que nous devrions décider de le faire. Je pense que c'est réellement un reflet de notre nature. Maintenant je ne suis pas sûre de savoir exactement ce qu'est la nature humaine parce qu'elle a tellement été manipulée par tant de différentes circonstances, socialement, dans notre volonté de survivre, qu'est-ce la nature humaine ? Est-ce que c'est dans la nature humaine de se débrouiller soi-même ou est-ce que c'est de faire fonctionner le collectif ? Je pense qu'il y a quelque chose dans la nature humaine qui nous fait vouloir que le collectif fonctionne parce que nous sommes naturellement des créatures sociales. Nous avons besoin des autres êtres humains pour survivre, nous sommes des êtres sociaux. Donc je pense qu'il y a quelque chose d'inhérent en nous, même si ce sont juste les bases d'un mécanisme de survie, à un niveau biologique, qui veut que le collectif soit OK et si c'est un impératif biologique, oui, sûrement. Si c'est une conversation d'ordre moral sur le fait d'être bon.ne, alors c'est une toute autre chose. Chacun a une différente moralité, des conversations différentes sur la moralité. Chacun a des traditions religieuses différentes, une spiritualité, ou quelle que ce soit la façon dont tu l'appelles. Je n'essaie pas de parler de ce qu'est la morale ou ce que c'est que d'être moral.e mais plutôt juste parce que...

Valérie MITTEAUX : Quand tu as dit qu'on « devrait » on peut lier ça à l'idée, je pense, que ça te fait du bien à toi aussi, de te préoccuper de quelqu'un d'autre ?

Funmilola FAGBAMILA : Oui. Et on est toujours dans l'autosatisfaction si c'est juste quelque chose du genre « Je veux me rendre utile. » C'est toujours fondé sur la satisfaction personnelle mais quand je dis « je pense qu'on devrait... », la seule chose sur laquelle c'est fondé, c'est mon opinion. Ce n'est pas fondé sur un impératif ou une réalité, non, juste ma propre opinion. Je pense que ça fait du sens. Et je pense littéralement que ça fait logiquement du sens parce que cela minimise la souffrance. Si nous prenons certaines décisions dans ce monde, en quelques semaines la faim dans le monde par exemple peut être résolue, on a assez de nourriture, nous avons la capacité de le faire mais c'est à nous de prendre cette décision. Je pense

que nous devrions. Je ne pense pas qu'il y ait un impératif moral, je ne sais pas si il y a un impératif biologique. Tout ce que je sais c'est que personnellement je pense que nous devrions être bienveillant.e.s les uns envers les autres. On n'a pas à être serviable mais on devrait être bienveillant.e.

Je ne vois pas pourquoi la vie devrait être aussi torturée que les humains aiment à la cultiver. Je ne pense pas que cela doive être ainsi. Je ne me bats ni ne me fait souffrir avec les personnes qui sont très différentes de moi idéologiquement. Si je vois une ouverture et une volonté de changer, alors échangeons. Si je vois un mur ? Alors non, tu ne vas user mon énergie, pas la mienne. Celle de quelqu'un d'autre peut-être ?

LE COUP DE GUEULE DE MITTEAUX

Wendy DELORME : Et maintenant chères auditrices, cher auditeurs, LE COUP DE GUEULE DE MITTEAUX.

Valérie MITTEAUX :

Allez tout le monde ! On est en 2020. On a des siècles de conneries derrière nous, des massacres, des génocides, des femmes au bûcher, des horreurs qu'on a étudiées dans les tous détails, alors maintenant qu'est-ce qu'on fait ? Un petit coup de moraline de temps à autre et ça ? : bouh ! c'est pas bien le sexisme, bouh ! c'est pas bien le racisme, et puis on poursuit son chemin, faut faire les courses, y'a un apéro ce soir chez Véro ...

Non, en 2020, on tourne la page. Les astres nous l'ont annoncé en mode gyrophares : c'est maintenant.

Parce que les injustices, quand tu les regardes en face mais que tu fais rien, elles te disent :

1. Qui es-tu au juste ?
2. (Corollaire), ta vie sert à quoi ?

Bon je sais, certains matins, ces questions taraudent grave de toute façon et les réponses sont tangentes. Tu passes une mauvaise journée.

Mais au fond, quand on voit que ça ne va pas et qu'on ne fait rien... « qui ne dit rien consent » ce vieil adage... Alors on est quoi dans l'histoire... ? La personne qui consent, la personne qui pense qu'elle ne peut rien. Rien faire, rien changer, on n'en gère des tonnes des changements dans sa vie pourtant ! Alors des fois on dit rien parce qu'on a pas compris les mécanismes de la violence à l'œuvre. Mais en fait notre ignorance, notre manque d'information, font de nous des complices, complices passifs mais complices. Faut choisir son camp. Garder la tête dans le sable ou vouloir savoir. C'est pas la nuit de la Saint-Barthélemy, c'est la bataille pour l'égalité, partout, genre classe race. Et ça, les agresseurs et les puissants ne l'ont pas encore compris, tout le monde en sortira allégé et grandi.

On ne pas consentir quand malgré tous les efforts féministes, le courage de certaines personnalités : Adèle Haenel power de bout en bout, et chapeau-bas à la prestation incroyable de Florence Foresti à la soirée des Césars et big Up aussi pour

Aïssa Maïga et son intervention sur l'absence de diversité du cinéma français, des filles qui en ont, des ovaires en titane, et malgré cela, l'institution, fâchée par tant de féminins remous, assume l'ignominie, en décernant un César du meilleur réalisateur à M. J'accuse. Y font pas encore le César du meilleur réalisateur pédophile, que c'est pas grave ses actes et que ça n'a absolument aucune incidence sur la façon dont il exerce son métier. Ok ! Ah je l'ai entendu celle-là. On est quand même dans un sérieux problème de classe là, où j'ai pas mes lunettes ? L'abus sexuel c'est interdit par la loi. Le gars est en infraction, il a été condamné. Qu'est-ce qu'il fait donc d'autre que de se mettre à l'abri de sa réputation ? Et ça c'est toléré et encouragé. Puisqu'il a obtenu 25 millions de financement et ce César. CQFD. Et bras d'honneur aux femmes. La classe !

Et tu le vois bien, l'aréopage de costards papillons, carré VIP, qui se gausse en backstage une flûte à la main. « Mais qu'est-ce qu'elles croient, qu'on va céder pour quelques jeunes femmes qui l'ont bien cherché, etc., pas si grave, regardez l'œuvre, pas l'homme. Elle pue le roussi cette rengaine et l'argumentation est branlante. Lorsqu'on la secoue, il ne reste qu'un axe constant, qui aujourd'hui saute aux yeux de toutes : le sexisme. Et ça, ça n'est pas un argument, c'est un système, violent, qui fait monter la colère et qui va déclencher un effet domino rapide, qui au cinéma pourrait s'intituler Regarde les hommes tomber. Sinon y'a « It's raining men, Hallelujah ! ».

Bon j'en profite pour dire qu'il faudrait quand même penser à comment et où accueillir les agresseurs repentants, c'est Victoire Thuailon des Couilles sur la table qui dit ça, des mecs auditeurs lui écrivent pour savoir quoi faire. Et en fait, à ce jour, y'a rien. Que la prison !

Se regarder en face, prenons ça comme défi 2020 ami.es sorcières. Et dans le miroir, le catalogue des injustices dans la main droite, dites "je le jure", parlons aussi blancheur. De notre précieux épiderme, incontesté, impensé, suprémaciste et privilégié, considéré comme uniforme, même si les nuances existent, mais ça on s'en fout, parce qu'avant tout être blanc sur la planète, ça veut dire que t'es du bon côté du manche. Et que tu vas donc pouvoir taper sur les autres ... !

Dans le monde occidental, personne ne pense à sa peau blanche comme à un problème, hormis sur la plage quand t'as oublié et le parasol et l'écran total et que ta copine a décidé de terminer un volumineux essai de Noam Chomsky. Personne n'y pense tout court. Le blanc, non-couleur est la couleur étalon, il étale sa blanche domination et ce, même si l'Humanité doit tout aux Noirs, Lucy et Toumaï, la 1ère femme et le 1er homme sur Terre, c'est en Afrique. Oui l'Afrique noire, où il y a des Noires, oui, oui ! En gros entre leurs ressources, le blues, le jazz, le rap, le punk, etc... on leur aura tout piqué jusqu'aux origines de l'humanité.

Pour les non-blancs, c'est double peine. Tu as été réduit en esclavage ou exploité d'une façon ou d'une autre, non mais faut voir, vas-y j't'écris la scène. T'es chez toi en train de bosser, ordi café. Bang bang ça frappe fort à la porte, on déboule méchant, tu sais même pas ce qui se passe, Tuttle and Buttle, Brazil, la scène d'ouverture,

t'es trimballé comme une bête, tu sais pas où on t'emmène, mais vu l'ambiance, tu as toutes les raisons de craindre le pire, et puis après un temps qui n'a plus aucun sens dans ta tête, te voilà à pédaler pour alimenter l'électricité dans la cave d'un complexe transhumaniste et quand ta cadence mollit, tu prends des décharges de 220 volts dans les mollets. Une fois à droite, une fois à gauche, parfois c'est aléatoire, tu es brisé.e., ta vie c'est mort et tu veux mourir. Non, mais c'est les captures d'esclaves, ça me fout mal au bide... Promis je referai une fin plus marrante... !

Heureusement, c'est fini la traite des Noirs. Mais le mépris et l'indifférence, pas trop. Y'a qu'à voir en général le peu d'amies noires qu'ont les Blancs, Blanches. Et depuis le temps que ça dure, comme Blancs on y est forcément pour quelque chose. Y'a encore pas longtemps, dès que j'allais à une soirée, plein de gens m'appelaient Doudou, sans même me demander mon prénom, me dit une amie martiniquaise. T'imagines, t'es dans des fêtes à Point-à-Pitre et tout le monde t'appelle Fanfan, ben oui la France, Françoise, François, salut Fanfan ! Ou alors quelqu'un observe ta peau, la couleur de tes cheveux et dit oh, j'adore les Petits Baltes, au pif comme ça, te marquant au fer d'une appartenance géographique obligatoire. Ah et y'a aussi les gens qui polarisent, la même copine se tape des « Ah j'adore l'Afrique », car Noir = Afrique. Elle est toujours martiniquaise, plutôt que de vouloir se faire passer pour un anthropologue-médium, ça serait plus simple de demander non ? Ou alors de lâcher les stéréotypes et foutre la paix aux gentes en général sur leurs origines. Il y a des personnes noires, bretonnes, picardes, vosgiennes, profondément attachées à leur région d'origine, ça rime à quoi de les renvoyer sans cesse à leurs couleurs ? En gros à des attitudes de néo-négriers. On a le droit de te toucher, de deviner ta nationalité parce qu'on domine la question, parce qu'on a dominé les Noirs. Et non ça n'est pas exagéré de dire qu'en se comportant comme ça, on continue.

Alors faisons un effort. Admettons que nous sommes privilégié.es par notre blancheur, repérons ces avantages et questionnons-les. Et aussi, ouvrons-là. Ouvrons-là quand le contrôleur s'acharne sur une personne racisée en lui demandant si iel est vraiment le titulaire de sa carte de transport, alors qu'il n'a même pas regardé la photo sur ta carte, parce que toi tu es blanche et que l'autre usager du tram est un jeune Maghrébin, intervenir et dire que c'est pas normal. Demander au contrôleur de vérifier la photo de toutes les personnes et pas juste le mec non blanc du wagon... Comme Blanc, on est plus ou moins blanc, plus ou moins raciste, mais raciste quand même, parce qu'on est blanc. On peut même écrire on « naît » raciste, n.a.î.t.. C'est qu'on nous en rebattu les oreilles des légendes sur les méchants barbares. On a peur maintenant ! Et on la tient bien ferme, Etienne Etienne, notre suprématie blanche. Mais si, elle est pénible cette liste, mais elle est dans tous les vieux disques durs de nos mémoires cérébrales : les Noires ont le rythme dans la peau, les femmes noires sont des bêtes de sexe, les Arabes sont fourbes, les Juifs aiment l'argent, les Roms sont sales, ce sont des voleurs, les femmes aiment être soumises, elles sont fragiles, les femmes. Les riches sont radins. Les Russes chantent bien, c'est sûrement la vodka, les Portugais sont petits et poilus, les Japonais et les Chinois sont les rois de l'espionnage industriel, etc., il est bon de faire régulièrement sa liste prévisionnelle de préjugés à nettoyer.

Alors c'est simple, vous prenez le préjugé et vous vous l'appliquez à vous et à votre entourage pendant quelques minutes. Je ne suis pas noire, mais je suis une bête de sexe, ma copine juive est fauchée, fragile non, d'une puissance et d'une humeur changeante peut-être, comme beaucoup de personnes, lequel de mes amis d'origine arabe est-il fourbe ? Aucun. Ah tiens ! Mon amie rom a un appartement, un travail et paie des impôts. Et elle n'est pas la seule.

Les définitions tamponnées comme des ausweis ne fonctionnent pas. On l'a toutes expérimenté déjà. Alors laissons tomber, acceptons que nous sommes racistes, et approchons-nous de plus près. Avec tact et élégance.

Caetano Veloso le plus grand chanteur de tous les temps, l'a écrit : "de perto ningem é normal", de près personne n'est normal ».

Bon pis je voudrais pas vous faire flipper mais comme disait déjà l'auteure féministe Fanny Raoul à la fin du 18e siècle, il faut se dépêcher d'apurer toutes ces questions, car des grands changements s'annoncent, et les questions d'égalité pourraient devenir moins urgentes. Il faut se dépêcher d'autant plus que ces crises vont toucher d'abord les personnes précaires. See what I mean ?

FIN DE LA CHRONIQUE LE COUP DE GUEULE DE MITTEAUX

Valérie MITTEAUX : Alors encore une autre petite question légère ! Quand as-tu fait le lien entre racisme et sexisme ?

Funmilola FAGBAMILA : Une question très légère en effet ! J'ai fait le lien... C'est une question tellement intéressante, parce que j'ai complètement fait le lien pendant ma seconde année de fac, j'étais dans un cours d'études panafricaines à propos de traditions noires radicales ou un truc du genre. Je me rappelle qu'on a beaucoup parlé du parti des Black Panthers et énormément de contributions de femmes étaient mises de côté. Et je me rappelle m'être dit à moi-même : « je sais que des femmes noires et des femmes en général étaient bien plus impliquées que ça dans ces mouvements. » C'est comme si il y avait un vide. Et je n'avais pas réalisé cela jusqu'à ce qu'on commence à lire un texte particulier qui traitait de l'importance des femmes noires dans les mouvements de libération, et j'ai commencé à rassembler les faits qui sont que si ce professeur en particulier ne m'avait pas révélé ces informations, ma perception aurait été que pendant les années 60 et 70, le mouvement Black Power et celui pour les droits civiques étaient animés, gérés et menés par des hommes et que les femmes étaient juste là pour les encourager alors qu'en fait les femmes étaient celles qui permettaient à toute cette opération de fonctionner. Mais c'était le charismatique leader masculin qui montait sur le devant de la scène et donnait son discours, tu vois ? Et j'ai bien compris le lien dans le sens particulier qui est que la notion de genre est laissée en dehors du débat autour de la race et que la notion de race est laissée en dehors du débat autour du genre. Chez les personnes de couleur on entend souvent « Oh le féminisme, laissez- donc les autres gérer ça, c'est un truc de Blanches, laissez-les faire ça. Nous on s'occupe de racisme. » Et de

nombreuses fois, dans des cercles féministes, si tu as principalement des militantes féministes blanches, souvent la conversation va généralement tourner autour de la nocivité du patriarcat sans s'intéresser aux différentes manières [dont elle se manifeste], car le patriarcat et les violences sexuelles et le harcèlement sexuel et les abus sexuels et les différences salariales peuvent se manifester très différemment si on rajoute la notion de race par-dessus.

Et donc je voulais observer comment ces choses se croisent d'une façon plus constructive. Tu vois, et ne pas prétendre qu'on parle juste de race. Ou : oh non, on ne parle que de genre. On doit s'intéresser à tout de manière plus nuancée. Et j'ai fait ce lien il y a plusieurs années et je ne me laisserai jamais embobiner à penser qu'un seul problème est important ou que ce problème est plus important. Je ne lève le matin et que je décidais d'être d'abord une femme ou d'abord une personne noire ou d'abord une personne noire et ensuite une femme. Je suis juste tout cela à la fois.

Valérie MITTEAUX : Donc tu n'aimes pas les étiquettes ?

Funmilola FAGBAMILA : C'est juste que... Qu'est-ce que cela veut dire ? Je suis noire uniquement parce que quelqu'un historiquement a dit un jour ça c'est noir ça c'est blanc. Je suis juste une personne. J'ai une ethnicité je suppose, je viens d'une culture. Mais je suis juste une personne. On m'appelle une femme. Je comprends l'impératif biologique, l'idée que je suis, féminine en termes biologiques, mais je suis juste une personne. Ces étiquettes, nous les utilisons pour organiser le monde, parfois à notre détriment. C'est à notre détriment quand nous utilisons les étiquettes à un point que nous limitons notre capacité à comprendre quelque chose qui n'existe pas à l'intérieur de l'étiquette préexistante alors c'est un préjudice, alors c'est une stagnation dont nous devons en quelque sorte nous extirper en jouant des coudes si cela nous est possible. Mais il faut aussi une volonté intellectuelle et cela demande un peu d'efforts et même un peu d'intelligence émotionnelle parce que tes émotions te disent : non, je connais cette chose. Ceci est cela et cela est ceci. Et quand tu vois une chose qui n'existe pas à l'intérieur de cela, tes émotions peuvent te dire : qu'est-ce que je fais avec ça ? Qu'est-ce que je fais avec ça ? C'est pourquoi les gens ont aussi une réaction négative. A ce propos, Paola et moi parlions d'Alok [Vaid –Menon] qui est un activiste indien queer non binaire. J'apprécie Alok car Alok serait identifié comme un homme biologiquement parlant mais il se présente au monde comme une personne non binaire. Il s'avère que cette personne a un corps très poilu qui devrait être perçu comme extrêmement masculin, mais elle se présente de manière très féminine avec des vêtements, du maquillage et des bijoux. Et cette personne vraiment est juste un reflet de ce que ça signifie de dire « voici comment j'aime me présenter au monde ». Nous ne parlons même pas de l'idée de ce que ça signifie pour quelqu'un qui est engagé dans une transition sexuelle, parce qu'on entre dans un tout autre niveau quand on entre dans cette conversation, mais on est littéralement juste en train de parler de quelqu'un qui dit "voici comment je me présente au monde et le niveau de menace que ça représente quand les gens voient ça." Parce qu'ils ne savent même pas, même la communauté queer rejette cette personne parce que la communauté queer dit : Qu'est-ce que tu es ? Es-tu gay ? Es-tu trans ? Essaies-tu d'être une femme ? Essaies-tu d'être un homme ? On a besoin de savoir parce que maintenant tu... parce qu'en fin de compte la réponse de la communauté

queer à quelqu'un comme ça se fait dans l'urgence parce qu'ils disent : on a besoin de savoir ce que tu es pour pouvoir dire à la société traditionnelle ce que tu es.

Valérie MITTEAUX : Car ce ne sont pas elles-mêmes des personnes non binaires ?

Funmilola FAGBAMILA : Oui. Et même la communauté queer peut rejeter une personne comme ça parce que ça rend les choses plus difficiles pour eux d'expliquer ce qui se passe à la société mainstream. Et l'idée que nous voulons transmettre est que nous sommes accessibles, acceptables et compris.e.s. Maintenant quand quelqu'un existe encore en dehors de ces limites, cela peut-être frustrant émotionnellement. Au lieu de juste se dire : oh je ne suis pas familier.ère avec ceci. Je n'ai pas de nom pour ceci. Voyons voir. Au lieu de... Et pourquoi donc cela doit-il être comme ça ? Pourquoi les réactions doivent-elles être si négatives, tu vois ?

Valérie MITTEAUX : Parce que le problème ce n'est pas d'être noir.e, d'être trans, d'être femme, le problème c'est d'être discriminé.e. Donc cela vient toujours de ces personnes qui n'acceptent pas de se dire comme tu disais à l'instant « oh tiens je ne connais pas c'est intéressant ».

Funmilola FAGBAMILA : Oui, ils pourraient peut-être juste manifester de la curiosité plutôt que de l'agressivité. C'est littéralement ce que je veux dire par intelligence émotionnelle. La différence entre "hum?" et "je ne sais pas ce que c'est, qu'est-ce que c'est que ça ?" par rapport à "Qu'est-ce que c'est ?". Tu vois comme c'est différent. Et il y a "qu'est-ce que c'est ? Je suis curieuse. Je veux juste... Je suis ouvert.e. Je veux juste savoir, tu vois". Et même si tu ne comprends pas après cette explication, au moins tu étais assez ouvert.e pour essayer de comprendre. La colère vient de là, la colère vient de, ce n'est pas dans mon champ de vision et tu me menaces en me demandant d'agir ainsi. Je suis mal à l'aise avec ça. OK. Et je pense que la majeure partie de la dévastation dans ce monde vient des œillères que les gens portent férocelement chevillées au corps. Quelqu'un qui présuppose qu'une femme doit agir comme une femme et un homme comme un homme. C'est comme cela que cela doit être et si tu ne fais pas cela, tu ne te comportes pas comme une femme digne de ce nom.

Valérie MITTEAUX : Mais comment on peut pénétrer ces esprits très fermés ?

Funmilola FAGBAMILA : Comment est-ce qu'on pénètre ces mentalités super bloquées ? Au lieu de dire à ces gens qu'ils ont torts et qu'ils sont idiots et qu'ils sont obtus, je vais juste leur demander : d'où tenez-vous cette idée ? Je leur demande : pourquoi pensez-vous comme cela ? Où pouvez-vous me donner des informations pour corroborer votre argument ? Ainsi je neutralise mon impulsion de leur expliquer pourquoi ils ont tort. Parce que leur énergie est déjà prête à défendre leur argument.

Valérie MITTEAUX : Parlons de ton spectacle *Woke black folks*, dont un extrait est disponible sur Youtube. Tu vas le faire tourner aux Etats-Unis et en Europe aussi ?

Funmilola FAGBAMILA : Beaucoup de gens ont vu ma vidéo qui s'appelle *Woke Black Folk* et qui est un poème d'une durée d'environ 8-9 minutes où je joue quatre personnes noires, quatre personnages noirs différents avec des positionnements politiques distincts, qui sont tout à fait pertinents et significatifs et présents dans l'Amérique noire et probablement dans la diaspora noire. Je joue ces quatre personnages que je connais très bien. Ce sont des personnes que je connais dans la vraie vie. Ce sont des mots que j'ai entendus dans la vraie vie et que j'ai transformés en un poème. La pièce en tant que telle dure une heure vingt où je me lance dans 4 longs monologues différents. Et ce qui est intéressant est que le public se retrouve sur des montagnes russes émotionnelles parce qu'ils écoutent des personnages tenir des propos politiquement incorrects, difficiles et qui nous mettent au défi mais ils entendent aussi ces personnes faire du sens à certains moments. Et donc qu'est-ce qu'on en fait ? Et ils réalisent que cette complexité est véridique et ce qui se passe est qu'ils réalisent en découvrant ces 4 personnages qu'ils sont, quelque part d'accord avec chacun des 4 et quelque part en désaccord avec chacun des 4. Mais chacun de ces personnages croit qu'il a absolument raison avec certitude, n'est-ce pas ? Parce que c'est comme ça qu'on pense, chacun d'entre nous pense qu'il a raison. Où est la vérité ? Probablement, quelque part, quelque part au milieu de tout ça. Et je voulais aborder cet état de fait et je pensais que les Noirs allaient s'énervier après moi parce que je parle de toutes ces choses dont nous refusons de discuter publiquement. Et de par mon travail, j'espère offrir toutes ces choses dont nous refusons de discuter publiquement, dont nous avons besoin de discuter publiquement, afin de dépasser le malaise émotionnel de cette conversation et ainsi que nous puissions vraiment faire ce qui doit être fait. Nous devrions juste être matures à ce sujet. On joue en Belgique et... où est-ce qu'on a dit ? Londres. Tout se passe de façon très organique. Je n'ai pas une grande équipe. Elle consiste en une amie proche qui est mon assistante de plateau, le pianiste, le DJ et moi-même. Et on arrive à fonctionner comme cela. On n'a pas mis beaucoup d'attention dans la com' et le marketing mais on espère pouvoir le faire très, très prochainement.

Valérie MITTEAUX : Oui en plus tu as reçu les félicitations d'Angela Davis et Erykah Badu !

Funmilola FAGBAMILA : Oui tout à fait et bien sûr j'en étais super contente ! Quand quelqu'un que tu as lu, qui a aidé à façonner ton esprit, qui a permis à ton cerveau de se développer pour que tu aies toi-même la possibilité de créer et de penser plus librement, regarde ton travail et te dis : "tu devrais faire ça. Ça c'est bien fait." Bien sûr j'en suis tombée à la renverse et quand j'ai repris mes esprits, je lui ai dit : « merci pour vos gentilles paroles, Angela Davis. » J'étais tellement reconnaissante. Elle a vu la version condensée dans sa forme la plus originale, la première fois que j'ai donné le spectacle, Angela Davis était là. Et après ma performance, elle m'a prise à part et elle m'a dit : c'est vraiment important que tu fasses ça, que tu continues ceci car on en a besoin. Et je sentais qu'on en avait besoin mais je ne savais pas que les gens y répondraient positivement. Je ne pensais pas que les gens y répondrait

positivement. Ma peur quand je l'ai écrit originellement était que les Noir.e.s soient énervé.e.s après moi pour avoir dit la vérité à propos de notre complexité.

Valérie MITTEAUX : Tu as eu des réactions désagréables de certaines personnes parmi le public ?

Funmilola FAGBAMILA : Non, ils étaient reconnaissants et ils me disaient: "merci, je me reconnais." Et ils m'ont dit : "merci pour avoir finalement dit que nous avons besoin de parler de cela." Donc ce dont on s'aperçoit c'est que les gens ont vraiment la volonté et même le désir de parler de ces conversations politiques et sociales qui se tiennent « sous le manteau », qu'il est difficile de tenir, mais qu'ils ne veulent pas être la personne qui initie la discussion. Ils ne veulent pas être la personne qui attire l'attention sur elle en parlant de ce sujet qui pourrait potentiellement mettre très mal à l'aise. Je pense que je me vois offrir une certaine liberté de perspective parce que je peux parler de la condition noire (littéralement de la noirceur) parce que je suis noire. Je peux parler de genre d'une façon particulière et cela m'est permis parce que je suis une femme. Je peux parler des difficultés que vivent ceux qui n'existent pas dans le monde occidental, de ceux qui vivent globalement dans le Sud et sur une terre qui a été colonisée et qui ont expérimenté le fait de naître et de grandir dans un pays qui ne possède pas les ressources qu'il devrait à cause du colonialisme. Je peux parler de cela, parce que je suis suffisamment nigériane pour savoir d'une manière très claire et tangiblement et physiquement de savoir pourquoi mes parents ont déménagé en occident. Et donc je pense que cette sorte de, je dirais, cette expérience de l'intersectionnalité que je possède ne fait pas moi d'une quelconque manière ou forme ou sorte l'experte suprême, mais cela fait que je n'ai pas d'autre choix, parce que la réalité de ce que je vis a fait tomber mes œillères, pour voir que cette perception est plus forte qu'une simple opinion. La perception est étendue et nuancée et complexe et si nous essayons de la simplifier pour que cela nous soit confortable, on ne travaille pas dans le sens de la vérité ou à la justice ou à la logique. On rend juste service à l'égo et à l'arrogance.

Valérie MITTEAUX : Il y a beaucoup de segmentation des luttes ces derniers temps, par exemple si tu es blanc.he, tu ne peux pas aider d'association de personnes noires ou quelque chose comme ça.

Funmilola FAGBAMILA : Je pense que la raison pour laquelle tant de gens entrent en conflit et en résistance avec ces personnes qui sont extérieures à leur expérience, et qui proposent de s'investir dans l'activisme ou qui représentent des médias ou autre à propos de ce groupe particulier auquel elles n'appartiennent peut-être pas, de manière très claire et très réelle, est que souvent ces personnes ne sont pas très bien éduquées à propos de ce groupe. Maintenant par exemple, si quelqu'un d'un groupe externe à moi en tant que femme noire, si une femme blanche veut faire à propos de féminisme et d'intersectionnalité et elle veut parler à des femmes noires et à des femmes de couleur et à des femmes indigènes et elle vient avec cette conscience comme : « Oui je suis consciente que nos expériences sont différentes, de ce qu'est le colonialisme, de ce qu'est le racisme, de ce qu'est le patriarcat,

de ce qu'est l'intersectionnalité, de comment les choses se manifestent » et il y a cette clarté de compréhension et je peux constater que cette personne a étudié les différences d'expérience et l'Histoire, je ne ressens aucun niveau de conflit ou d'agression ou d'agacement avec cette personne externe et son expérience externe à la mienne. Parce que c'est vraiment une offre dans le sens de : que puis-je offrir, comment puis-je t'aider dans ce que tu fais ? A l'opposé de cette idée où j'arrive en étant ignorante, inconsciente et que je fais quelque chose parce que je suis curieuse. Eduque-toi puis viens me parler. Moi si je m'aventure dans le genre non-conformiste, non binaire, queer, trans, contingent du mouvement et je débarque et je dis : « salut vous, je ne connais pas tous les détails de votre identité et de ce que vous faites ici mais je suis intéressée et je voudrais aider, laissez-moi essayer », je suis une nuisance, tu vois, je n'ai pas étudié, je n'ai pas fait ma part, je suis une nuisance et je prends de la place dans un espace où il y a déjà juste de la place qui doit être réservée aux personnes qui ont expérimenté de la vulnérabilité à cause de cette identité particulière. Et donc je pense qu'il est impératif de nous éduquer à propos des expériences de personnes issus de groupes dont nous ne faisons pas partie avant de nous imposer dans n'importe quel mouvement en particulier. Mais en même temps nous ne devrions pas être si rigide c'est-à-dire ne pas accepter ni autoriser que des gens qui sont différents, qui ont des identités différentes et des expériences différentes des nôtres viennent à nous dans l'intention d'offrir, d'inclure, d'aider, de s'engager. Ce dont nous avons besoin est que chacun traverse ses différents groupes, vienne, communique, discute, s'engage, construise une coalition, mais le fasse stratégiquement et respectueusement. Eduquez-vous, regardez des vidéos, lisez des livres puis venez avec une conscience claire et solide.

Valérie MITTEAUX : Obtenir l'aide des personnes blanc.he.s mais sans le whites-planning ?

Funmilola FAGBAMILA : Oui, tout à fait, point final.

Valérie MITTEAUX : Donc tu vas nous rapper quelque chose ? Tu peux rapper sur quel sujet de la fin du racisme ? Ou le Coven ou les deux ?

Funmilola FAGBAMILA : Ou je pourrais rapper à propos de... Alors ce serait un freestyle. Voyons voir.

*Take a walk in my shoes a black girl with a thought
See your mind run free when your soul ain't been but
Priceless, fly shit is what the young people need?
If you educate the youth then you're planting all the seeds.
Put them up on game.
We are redefining what it means to be fly
And re incorporating what it takes to keep us alive.
Talk, talk about a good cop bad cop shot
Black bodies on the pavement
Bad cop walk, look
Is systematic emblematic of a bigger thing
We understand what it seems is not what it be
So I take a deep breath and look a little closer
I'm searching for the God I'm not the devil left my shoulder
Think about it
How much do we really know when the books are partisan
And the food is GMO when the music's really loud
But the vibe is really low when you open up your eyes
Never knew that they were closed
What'sup?*

Mon spectacle est vraiment fait pour que les êtres humains comprennent que nous avons été conditionné.e.s pour vraiment ne pas nous entendre, ne pas nous voir les uns les autres. La discrimination ce sont des gens dans leurs boîtes et qui n'ont pas la volonté d'en bouger, parce qu'ils ne veulent pas être dérangés et qu'ils apprécient les privilèges de rester là et d'être tels qu'ils sont identifiés dans la société. Mais il y a un autre niveau de personnes qui existent sur ces marges politiques et sociales où il y a cette incapacité de voir que parfois nos émotions détournent notre logique. Les émotions ne sont pas les ennemies. Les émotions sont très utiles. Je pense qu'on peut les utiliser de façon à ce qu'elles n'aient pas à entraver notre rationalité. Et c'est vraiment ce dont la pièce parle. Et je dis tout le temps à mes étudiant.e.s : je ne suis pas là pour vous donner mon opinion. Mon opinion a peu d'importance. Je peux vous dire ce que je sais être vrai, ce qui peut être historiquement soutenu avec une évidence empirique. A partir de cela, faites-en ce que vous voulez. Vous devez savoir comment distinguer l'opinion et la connaissance. Car on n'apprend plus cela aux gens. Si on pouvait vraiment agir pour que le savoir ne soit pas juste prendre quelque chose que tu ressens et le transformer en vérité.

C'est ce que font les politicien.ne.s. Quand tu as une législation pourrie et eux ils disent : « je sens que les femmes ne devraient pas faire cela... » tu vois ce que je veux dire, « je sens »... Tu ne sais rien, mais tu « sens », ok, et je me dis : « tu ne peux pas gouverner les gens avec tes sentiments ». Donc je leur offre ça et à chaque semestre c'est dur pour moi de partir parce que je les vois se transformer sous mes

yeux. La semaine prochaine nous allons définir le patriarcat et c'est si intéressant de les observer. Je les vois comprendre ce qu'est le féminisme sur Twitter. Twitter est un outil formidable, je ne m'en moque pas mais il y a le féminisme made in Twitter et le féminisme mainstream et le "féminisme lalala". Et puis il y a la compréhension de ce qu'est réellement le patriarcat historiquement et institutionnellement. A quoi est-il lié ? D'où est-il venu culturellement, religieusement ? Comment se manifeste-t-il dans les profondeurs de nos esprits y compris de manières que nous n'avons pas même encore effleurées ? Et c'est là que je les vois à ce moment précis, dans ce mystère et c'est en cours d'Histoire africaine-américaine. Comment pourrait-on parler de patriarcat parce qu'on ne parle pas des femmes qui ont contribué aux mouvements pour la libération des Noir.e.s parce que le patriarcat est profondément enraciné dans chaque histoire écrite y compris l'Histoire noire, qui est supposée être une histoire corrective, tout ça est tellement intéressant.

Valérie MITTEAUX : Oui oui mais cela commence maintenant, on commence à parler de l'Histoire du point de vue des femmes.

Funmilola FAGBAMILA : Absolument. Parler des contributions des femmes et puis de juste de parler de cette chose qu'on appelle le genre. De ce que c'est réellement. Et de comment on le distingue du sexe, c'est très intéressant de les voir faire cette distinction entre genre et sexe, ou comprendre pourquoi ils perçoivent le masculin et le féminin de la façon dont ils le font. Et j'avais un étudiant noir qui avait des difficultés avec ça. Et je pouvais dire très clairement nommer et critiquer le patriarcat, venaient du fait qu'en tant homme noir, il s'était senti dépossédé de son pouvoir par la suprématie blanche et quand la suprématie blanche, historiquement, socialement, aujourd'hui, fait qu'un homme noir se sent vulnérable face au racisme, souvent, inconsciemment, il s'empare d'un quelconque pouvoir, où qu'il puisse le trouver. Le patriarcat est une forme de pouvoir pour ceux qui sont genrés comme mâle ou masculin. Et il ne pouvait pas dire émotionnellement d'où ses difficultés provenaient, mais de par ses remarques en classe, je pouvais facilement comprendre : « tu ne sais même pas d'où vient ta colère. » Il n'en avait aucune idée et je le lisais écrit sur son visage et sur son expérience parce que je connaissais son histoire, je savais des choses à propos de sa mère et son père et je savais très bien ce qu'il avait expérimenté, je savais où il avait grandi et je savais que sa vie et ce monde l'avaient fait se sentir impuissant. Et d'être ainsi pourvu d'une bite te fait ressentir des choses comme : « oui, oui, oui, va chercher ma nourriture, moi, je mange en premier, je suis important. Ce monde essaie peut-être de me faire sentir moins important mais je suis important. » Et j'ai précautionneusement essayé de lui faire comprendre. Mais quand il y a un certain niveau de dommage émotionnel, parfois c'est difficile d'atteindre une personne à cause de ce niveau de dommage émotionnel. C'est pour cela que je parle d'intelligence émotionnelle et de maturité émotionnelle parce que les blessures émotionnelles peuvent parfois empêcher l'information de parvenir jusqu'à une personne, parce qu'il faut les dépasser pour l'atteindre. Et ça bloquait. Ça bloquait mais j'ai travaillé avec lui autant que j'ai pu.

Valérie MITTEAUX : Tu es presque en train de devenir une psychanalyste là ?

Funmilola FAGBAMILA : Oui ce sera ma prochaine occupation après le théâtre ! (rires)

Merci Valérie, je suis reconnaissante que Gang Of Witches existe pour examiner ce type de questions qui sont généralement évitées. Et j'aime vraiment examiner ces questions embarrassantes et étrangement j'en retire une forme de gratification.

Valérie MITTEAUX : C'est pour cela que tu es sociologue sans doute ?

Funmilola FAGBAMILA : Exactement ! (rires) Je pense que les circonstances sociales telles que nous les voyons globalement en ce moment se transformeraient drastiquement si les gens étaient plus disposés à adopter une posture intellectuellement et émotionnellement digne plutôt que l'arrogance et l'insécurité et la peur de s'être eux-mêmes isolés et de rester au sein du même groupe de personnes qui sont d'accord avec eux et avec qui ils se sentent à l'aise. L'inconfort n'est pas nécessairement un danger, cela peut juste être un appel à évoluer.

Valérie MITTEAUX : Le confort n'est pas la liberté...

Funmilola FAGBAMILA : Oui voilà, précisément, je suis d'accord. Merci à l'Espagne d'être si phénoménale. Je reviendrai.

FIN

Valérie MITTEAUX : *Salut les sorcières et merci à Rébecca CHAILLON d'avoir prêté sa voix à Funmilola FAGBAMILA. On se retrouve à la prochaine pleine lune le 8 avril et en attendant portez vous bien.*

GANG OF WITCHES

ART GANG • FEMINIST • ECOLOGIST



ABONNEZ-VOUS À CE PODCAST :

